

dence, avec une parole fluide, tantôt lyrique, tantôt fruste, mais toujours vivante. N'est-ce pas là ce que nous appelons : une voix ?

Paul Gellings

Luc-Olivier d'Alange, *Le Déchiffrement du monde. La Gnose poétique d'Ernst Jünger*, L'Harmattan, «Théoria», Paris, 2017, 160 p., 18 €.

Ernst Jünger et la résurgence du symbolisme

C'est un petit livre aux pages hétéroclites qui, parmi les chiffons immondes avec quoi l'on frotte les yeux des lecteurs, tous les six mois, afin que de leur faire prendre des vesses pour des sonates ; c'est une brève colligation d'études brèves, donc, qui nous est une élégante invitation à détourner notre esprit de ces insignifiances pour écouter la voix secrète, sinueuse et nette, du grand Ernst Jünger. Luc-Olivier d'Alange, dans *Le Déchiffrement du monde (La Gnose poétique d'Ernst Jünger)*, est plutôt l'assembleur de ses méditations que l'architecte de sa pensée : chapitre après chapitre, l'on s'insinue dans le rêve d'un écrivain qui compose pour l'objet de son admiration l'hommage imprévisible d'une improvisation en dix tableaux. Tentative, assurément, d'une chasse subtile dont le scintillant papillon n'est autre que Jünger. Tentative, tout autant, de faire entendre les résonances intérieures et les harmoniques d'une œuvre qui ne rend certaines de ses pleines sonorités qu'une fois accordée – au sens musical du terme – avec, surtout, celle de Hölderlin. De telles résonances, cependant, n'empêchent pas et même plutôt renforcent cette évidence que l'œuvre jüngerien, à tout le moins, porte singularité. Lente et longue marche d'un esprit supérieur enquêtant inlassablement sur le Sens du monde, c'est-à-dire non seulement son ultime signification mais aussi, et peut-être surtout, sa *direction*, provenance et destination, origine et

horizon, Principe et fin, elle nous est, à nous modernes opaques, une inquiétante mais salutaire étrangeté.

Cette œuvre fut celle d'un prophète de la fastueuse insuffisance ontologique du monde. Durant plus de soixante-dix ans, en effet, Jünger fut le pèlerin attentif d'un monde de signes et de symboles où son intuition – celle-là même qui, un siècle après sa naissance, le mènera au bon port de sa dernière demeure, l'Église catholique – lui fit inventer en chaque chose l'éclat figuratif de la totalité de l'être, dont chacune n'est jamais qu'une expression partielle. « C'est du Tout que vient chaque science, c'est au Tout qu'elle doit mener », écrivait-il dans *Héliopolis*. Toutes choses, âmes, animaux, fleurs, roches et cristaux, profèrent sans fin leur Principe et, par-delà les frontières de leurs formes propres, comportent l'empreinte de l'être en son unité mystérieuse que ne compromet pas la multiplicité mouvante des phénomènes. « On verrait toujours revenir le moment où l'Un s'élèverait au-dessus des séparations pour se revêtir de splendeur », peut-on lire dans *Visite à Godenholm*. D'une prose à l'amble parfaitement accommodé au rythme si particulier de l'œuvre jüngerien, Luc-Olivier d'Alange nous introduit dans ce foisonnement sans perdre jamais de vue ce point de fuite, l'Un ou l'être ; point qui, sans pouvoir être atteint jamais, donne à la pensée de Jünger sa perspective la plus architectonique.

Point inatteignable, certes, mais non pas négligeable ; car loin de toute confusion païenne entre l'être et le devenir, Jünger ne fut jamais fasciné, au sens propre, par ces phénomènes dont le catalogue fut toujours, pour lui, prémices seulement d'un savoir analogique très original en son siècle puisque entrelacé profondément à de transparentes vues symboliques, lesquelles font songer, d'irrésistible façon, aux plus riches heures du symbolisme ontologique chrétien, des Pères de l'Église à saint Bonaventure. Là, peut-être, se montre certaine limite du regard porté sur Jünger par Luc-Olivier d'Alange, qui paraît peiner parfois à sortir d'un cénacle, fort noble au demeurant, où il enferme l'horizon de l'écrivain : Hölderlin, Novalis, la théosophie, la « gnose » hélas jamais précisément définie... Ainsi par exemple du

motif de la nature déchiffrée comme un livre, que Luc-Olivier d'Alange renvoie tout de suite à Novalis comme à un *terminus a quo*, alors que Jünger n'ignore certes pas la provenance patristique, puis médiévale, de cette vue dont son amour pour l'art de l'enluminure (qu'il partageait avec Bloy) est comme le prolongement. Ainsi, de même, du silence fait sur le platonisme évident de Jünger dont pourtant la présence tacite, compliquée en de moins essentielles références, murmure sa persistance en chaque page du *Déchiffrement du monde*. Preuve, s'il en fallait une, que Luc-Olivier d'Alange voit infiniment – et parfois même à son insu. Car il n'est pas un aspect essentiel de l'œuvre jüngerien qu'il n'aborde ou n'effleure dans ses pages peu nombreuses pourtant; ce qui suffirait déjà à mériter l'admiration de qui sait la complexité ondoyante de cette pensée.

Nonobstant donc, certains tours et détours superfétatoires, Luc-Olivier d'Alange, nautonnier rêveur en les eaux limpides et profondes de l'œuvre jüngerien, nous reconduit à l'évidence du Logos par qui toutes choses furent faites. Toujours, nous est-il montré, le poète métaphysicien (pléonasme) que fut l'auteur d'*Héliopolis* allait-il, outre les choses mondaines, jusqu'à l'aperception de leur unique origine, afin de surprendre là, tel l'un de ces « *God's spies* » dont parlait Shakespeare, le mystère de leur surgissement et de leur éphémère persistance, tout à la fois. Son dessein premier, en chacune de ses œuvres, fut de réapprendre à l'homme, et à lui-même d'abord, à « vénérer la main, le souffle du Créateur dans la Créature » (*Héliopolis*). Sans doute aucun, Jünger fut-il l'une des dernières intelligences indiscrètes de la littérature mondiale, pour autant que l'on entende bien cette formule en ses sonorités étymologiques : lisant au-dedans des choses (*intus legere*) et non à leur seule surface, le poète pensif outrepassait la discrétion ou séparation manifeste des choses, ici-bas, pour atteindre à l'intuition de l'Unique – intuition présente, mais implicite, au principe de toute pensée, que l'exercice symbolique seul de la raison contemplative permet, à la fin, de rejoindre en toute explicite.

Son œuvre fut, tout uniment, une tentative d'écoute toujours plus attentive de ce « sombre murmure qui semblait s'approcher

du point absolu, de la zone de la parole originelle », dont il finira par confesser la religion, celle de la parole plus originelle qui fit les mondes, *Logos, Verbum*, Seconde personne de la Trinité dont, aux derniers ans de son existence, il choisit librement de rejoindre la communion.

Romain Debluë

Paul Claudel, *Lettres à Ysé*, Gallimard, 2017, 452 p., 29 €

Voilà une correspondance longtemps attendue, propre à nourrir le ressentiment de tous les anti-claudéliens, qui, plutôt que de lire *Le Partage de midi*, *L'Échange* ou *Le Soulier de satin* (autant de chefs-d'œuvre si ce mot n'était trop souvent galvaudé pour désigner le produit de quelque animalcule littéraire), préfèrent, aveugles qu'ils sont, déverser fiel et ire sur celui-là, proie facile, car catholique, vomisseur de tièdes, être entier et parfois exécrable – rappelant à qui veut l'entendre le sort réservé à sa sœur Camille. Dont acte.

À la fois d'une grande tendresse et d'une verdeur sans détour, la relation amoureuse qui sous-tend cette correspondance (190 lettres, de 1905 à 1947) s'inscrit dans le temps claudélien, et ici tout sera hors norme. La légende est maintenant bien connue : c'est en mer, sur l'Ernest Simons, à destination de la Chine, que Claudel, célibataire, futur consul à Foutcheou, fait la connaissance de Rosalie (Rose, Rosie, Rozie) Vetch, née Scibor-Rylska, à Cracovie en 1871, et de son mari Francis Vetch, accompagnés de leurs quatre enfants. De là naîtra la célèbre idylle – et Louise Vetch dont le destin sera romanesque, tristement. Le mari est complaisant, Claudel et Rose fileront le parfait amour pendant près de quatre ans, jusqu'à ce que Rose prenne la fuite en août 1904, enceinte de Louise, issue de la semence de Paul Claudel, direction l'Europe via Vancouver, pour accoucher à Bruxelles et suivre le sombre Lintner, âme damnée de l'histoire, et impécunieux.

Ce ne sera que treize années plus tard, le 2 août 1917, alors que son mariage avec Lintner devient financièrement chaotique, que Rose